

[Texte]

Mr. Assad: But nevertheless it hasn't been changed since.

Mr. Wurz: Except now it is, I believe, intended to be changed.

Mr. Assad: You mentioned also that for small companies there's a 10% limit.

Mr. Wurz: Yes, for very small companies, if a shareholder owns more than 10% of the shares, he is not allowed to use his RRSP at all. If he had 9%, he could; if he had 11% he couldn't. I have suggested that maybe they should allow up to 10% in any instance. I think there are a lot of good reason for an RRSP not to hold 100% of a company.

Mr. Assad: That I can understand. You mentioned a knowledge base, the kind of managers for this new type of operation. In your experience, do we have this knowledge base?

Mr. Wurz: I would question it, bordering on saying no. There's not a lot there. It is different, and Dr. Long has alluded to it. Dr. Long's school is commendable for its support. We've been trying to identify an academic in British Columbia to sit on our board of directors. I'm not saying we've been exhaustive, but they haven't come jumping out of the woodwork. Even at the academic level, in Canada there is not a great appreciation for the concept. Then it filters down from the schools. If they don't have exposure to it in the business schools, they have to get it through experience in companies such as ours. We're creating some, but we don't have a huge capacity.

Mr. Assad: You were talking about the distribution of wealth and then the distribution of power. I can understand that; it's a very important factor. What do you think would be required to generate more interest in this kind of system? Obviously this new kind of system eliminates to a great degree social unrest when there's an equal distribution. It's an ideal situation, actually. How can you account for the fact that there's not more interest for a system that would benefit everybody? Is it lack of knowledge of the whole affair, or is it just that we've taken to look at capitalism in terms of the spoils?

• 1220

Mr. Wurz: Any response I would make would be speculative. But I think you have to look at where the power is. The business owner has power. The trade unions have power. In both cases, they're really very reluctant to give it up and share it.

Where's the motivation, if we accept that those two groups tend to have power? Having power is something a lot of people guard jealously, so where's the incentive for those groups if they're controlling the direction?

So what do we do? The Americans tried to jump-start by creating a financing gimmick, and it has had an effect. As I said earlier, the benefit of this kind of legislation is that it gives profile.

[Traduction]

M. Assad: On n'a tout de même rien modifié depuis.

M. Wurz: Sauf qu'on aurait maintenant l'intention d'apporter des modifications.

M. Assad: Vous avez dit aussi qu'il y avait une limite de 10 p. 100 pour les petites entreprises.

M. Wurz: Oui, pour les très petites entreprises, lorsqu'un actionnaire détient plus de 10 p. 100 des actions, il n'a pas le droit d'utiliser son REÉR. S'il n'en avait que 9 p. 100, il le pourrait, mais s'il en a 11 p. 100, c'est impossible. J'ai suggéré que cette limite s'applique à tous les cas. L'estime qu'il y a plusieurs raisons d'interdire qu'un REÉR détienne la totalité des actions d'une entreprise.

M. Assad: Je comprends cela. Vous avez parlé aussi d'une base de connaissances, du genre de gestionnaires qu'il fallait pour ces entreprises nouveau genre. D'après vous, avons-nous cette base de connaissances?

M. Wurz: Je suis loin d'en être convaincu, au contraire. Il n'y a pas grand monde qui connaisse le domaine. C'est un concept différent comme l'a dit M. Long. L'appui de la faculté de M. Long et de sa faculté, est louable. Nous tentons de trouver un universitaire de la Colombie-Britannique qui pourrait siéger à notre conseil d'administration. Nous n'avons peut-être pas cherché partout, mais disons que cela ne se trouve pas à tous les coins de rue. Même dans le milieu universitaire, on connaît mal le concept au Canada. Or, si les étudiants n'en entendent pas parler dans les écoles d'administration, ils l'apprennent sur le tas dans des entreprises comme la nôtre. Nous en avons formé quelques-uns, mais nous ne pouvons faire plus.

M. Assad: Vous avez parlé de la répartition de la richesse et du pouvoir. Je comprends que c'est un facteur très important. Que faudrait-il faire pour intéresser plus de monde? Un tel système favorise manifestement la paix sociale, puisque l'argent et le pouvoir sont mieux répartis. C'est même idéal. Comment alors expliquez-vous qu'un système qui avantagerait tout le monde ne suscite pas plus d'intérêt? Est-ce par ignorance ou est-ce tout simplement parce qu'on veut protéger les avantages qui découlent du capitalisme?

M. Wurz: Toute réponse de ma part ne serait que supposition. Je pense que c'est une question de pouvoir. Le propriétaire de l'entreprise a du pouvoir; le syndicat aussi. Ni l'un ni l'autre ne tient à le perdre, ou à le partager.

En admettant que ces deux parties détiennent le pouvoir, pourquoi changerait-il? Les gens qui ont du pouvoir en prennent un soin jaloux pour ne pas le perdre; alors pourquoi ceux qui contrôlent la direction de l'entreprise changeraient-ils quoi que ce soit?

Alors que faut-il faire? Les Américains ont tenté de lancer le concept en créant un truc pour le financement; cela a eu un certain effet. Comme je l'ai dit tout à l'heure, l'avantage d'une telle loi, c'est de faire parler de l'idée.